

ARTS
140, Faubourg Saint-Honoré - VIII^e

10 JUN 1964

16 JUN 1964

ROSENQUIST : être peintre c'est combattre la nature

JAMES ROSENQUIST fait actuellement sa première exposition à Paris, Galerie Ileana Sonnabend. Il est, aux Etats-Unis, le plus célèbre des pop artists et l'un des ancêtres du mouvement puisqu'il s'est affirmé dans cette voie depuis... 1961. Le pop art est, on le voit, un fort jeune mouvement, mais qui a déjà gagné la renommée internationale. L'Ecole des pop artists anglais occupait toute la salle britannique de la Biennale de Paris 1963. Trois pop artists « parisiens » exposent cette semaine Galerie Yvette Morin : Smerck, Sanejouand, Chabaud sous le titre général : Poulet 20 NF. Qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, le fait est là, l'invasion pop inévitable. Il faudra passer par le pop comme on est passé par l'informel, le tachisme, le nouveau réalisme. Le pop art, c'est de nouveau la vogue de l'anecdote et du chromo chère à l'époque surréaliste. Les jeunes critiques surréalistes ne s'y trompent pas qui saluent la venue de James Rosenquist à Paris comme un événement. José Pierre le compare à Magritte et Edouard Jaguer claironne : « Désormais, la traversée du miroir magrillien passe par ce Niagara d'images : la peinture de James Rosenquist. »

J'ai rencontré James Rosenquist lors de mon récent séjour aux Etats-Unis. C'est un long jeune homme blond, au

front dégarni, modeste, gentil. Né dans le Nord Dakota, en 1933, il a commencé à peindre en 1952, puis s'est ensuite spécialisé dans ce que l'on appelle aux Etats-Unis la peinture commerciale, c'est-à-dire les panneaux publicitaires. Il faut souligner à ce propos le rôle de la peinture publicitaire sur le pop art, qui n'est pas seulement une analogie d'images (les sujets des pop artists et des peintres d'affiches étant les mêmes) mais le fait que, aussi bien Rosenquist que Warhol, ont été pendant longtemps des peintres d'affiches. Beaucoup considéreront qu'ils le sont toujours mais qu'ils ont réussi à faire admettre aux critiques et aux collectionneurs que la peinture commerciale représentait l'avant-garde.

J'ai rencontré James Rosenquist dans un de ces lofts sordides où travaillent les artistes new-yorkais près de Wall Street. Il réalisait un énorme panneau pour la Foire de New York, dans un fouilli de pots de peintures, de chaises maculées, de fils de fer barbelés, d'outils divers abandonnés à même le plancher. A la place des habituelles reproductions de Cézanne que l'on trouve sur les murs des ateliers d'artistes, des pages de magazines étaient pointées aux murs montrant Truman couronné de fleurs à Hawaï, Marilyn séchant les cheveux, de gran-

des photos de Kennedy riant, des pages publicitaires pour dentifrices, etc.

Je lui demande s'il utilise la même technique dans ses tableaux actuels que, autrefois, pour la peinture commerciale. La réponse est embarrassée. James Rosenquist parle d'ailleurs difficilement, en clignant de l'œil, réfléchissant longuement, sifflant parfois en signe d'exclamations :

— Assez semblable. Mais lorsque je travaillais pour la publicité, j'avais un patron auquel il fallait plaire. Ce qui compte ce n'est pas la technique, mais l'idée.

— Les surréalistes ont déjà dit ça.

— Peut-être. Quand je peins, je ne pense pas à l'acte de peindre. Je n'aime pas la peinture en elle-même. C'est une idée romantique. Quand je faisais de grandes affiches et que la peinture me coulait dans les manches, je n'aimais pas la peinture. On n'exprime rien avec le pinceau. Le pinceau est un moyen pour mettre une idée sur la toile. Si je pouvais photographier mon idée sur la toile, ce serait aussi valable pour moi.

— Vous considérez-vous comme un peintre réaliste ?

— Oui, comme le réaliste ultime. Mais ne le dites pas.

— Pourquoi ?

— Pour les gens, réalisme veut dire regarder à travers

une fenêtre un tableau dans le lointain, alors que je montre des images que l'on voit en marchant dans la rue, des images choc.

— Y a-t-il des peintres du passé que vous aimez ?

Rosenquist réfléchit longuement, puis, lassé, me dit : « Je les aime tous. » Cela n'a pas l'air de le concerner ? Puis il s'inquiète :

— Quel passé ?

— Disons de Lascaux à Rothko. (Il réfléchit longuement encore et me dit) :

— L'histoire de l'art ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse c'est le choc, qui se perd ensuite. J'aime Pollock. J'aime aussi les idées de Yves Klein. Mais ses tableaux bleus étaient stérilisés par son effort pour se débarrasser de la nature. Etre peintre, c'est combattre la nature.

Au contraire des autres pop artists qui ne nous donnent souvent que des agrandissements de dessins commerciaux, James Rosenquist, qui est surréaliste sans le savoir (dans la technique), se rapproche des futuristes par son simultanisme d'images. C'est sans doute le plus doué des pop artists new-yorkais. Aussi peut-on exprimer à son sujet le même regret qu'à propos de Dali, de Magritte ou de Delvaux : « Quel dommage qu'il ne soit pas également peintre ! »

Michel RAGON

INSTRUMENTS ANCIENS DE LORRAINE

Ambassade de Pologne, le 12 mai

Salle Gaceau, le 11 mai

Christiane de Lisle

Salle Pleyel, le 8 mai

S. BACH, DIRECTION PENDELTON

de théâtre.

spécifiquement mozartien du directeur

ait dans le rôle de basse-bouffe

encore Michel Roux, truchent à sou-

nique et beaucoup de charme. Citons

fort jolie voix, une excellente tech-

La seconde, en tous cas, déploya une

remise doursin et Denise Duplex.

monique de Paris et l'Orchestre des Con-

cellente exécution de l'Actus Tragicus et du

ère œuvre, cantate ténébre, reflétait bien

autheur, grâce au charme de la voix d'Edith

Alice Collet, Robert Gartside, et Vernon H.

leux. Il faut dire, à l'actif des chœurs, que

du *Magnificat* furent empreints d'une grande

Nous n'en avouons pas autant des musi-

d'un manque de répétitions flagrant, mais

pagnant le *Concerto en mi majeur* avec

to, les phrases d'une belle ligne et la pureté

Violoniste nous ont procuré un vif plaisir.

complétait ce Festival Bach.

Christiane de Lisle

Salle Gaceau, le 11 mai

JEAN-MARIE GUISE

Salle Gaceau, le 11 mai

Dominique Machuel

et la douceur souhaitables. Le sentiment

travailler la souplesse de son archet pour

ne et spécialement les démanches qui man-

tières. Jean-Marie Guise doit en effet

dans la *Sonate de Brahms* étaient trop sou-

les intentions expressives qui se manifeste-

en ce qui concerne l'interprétation. Il nous

oloncelliste Jean-Marie Guise, l'impression

de dont la fête de la Reine (de Pologne)

unique avec unique (ou admirable) une

oddielski un *Prosludium* pour le clavecin

ltre figurer à un programme « courant ».

me d'exception comme celui-ci : quatre

à la viole d'amour, celui-ci élève de Fr.

; Ferdinand Berbuto enfin, à la viole de

qu'on peut dire triomphale aux rives de

x rives du Jourdain, c'était la première

istes de classe. Elle ne peut en être